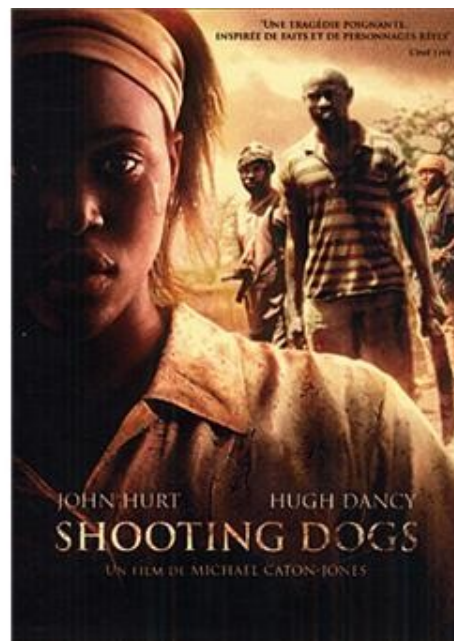


Aubin TAVAN & Mehdi ARRIABI, étudiants de la classe préparatoire ECG1A du lycée Ampère (promotion 2022-2023). Sous la direction de leur professeur de philosophie, M. David CHABIN

Film et oeuvre étudiés :

- SHOOTING DOGS de Michael CATON-JONES (sur le génocide rwandais, 2005)
- VARTO, bande-dessinée sur le génocide arménien de Gorune APRIKIAN, Jean-Blaise DJIAN & Stéphane TOROSSIAN (2015)

Shooting Dogs est un film germano-britannique réalisé par Michael Carton-Jones en 2005 et co-écrit par David Belton – journaliste pour BBC News au Rwanda durant le génocide des Tutsis perpétré par les Hutus entre le 6 avril et le 4 juillet 1994.



Synopsis : en 1994, à l'école Technique Officielle de Kigali, au Rwanda, Christopher, prêtre catholique anglais, et Joe Connor, professeur d'anglais, assistent à la montée de la haine ethnique, puis de la violence, des Hutus envers les Tutsis.

Ce film bouleversant dépeint l'horreur de ce massacre qui s'élève à 800000 morts selon l'ONU et 1 million de morts d'après un rapport officiel publié par le ministère rwandais à l'issue d'un recensement effectué en juillet 2000. Les méthodes d'exécutions du génocide y sont conformément retranscrites : machettes (37,9 %), massues (16,8 %), et armes à feu (14,8 %).

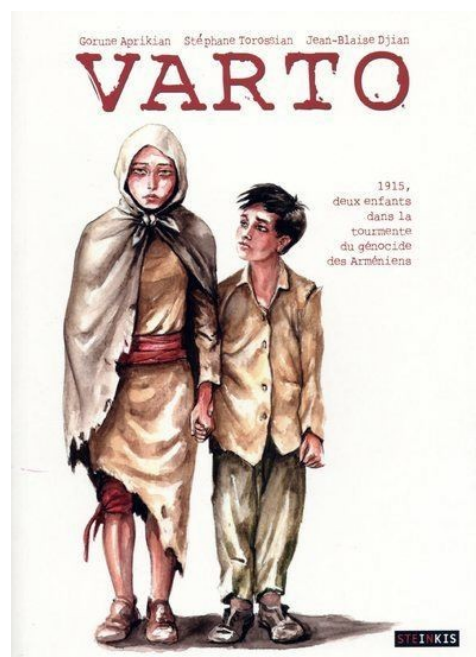
Ce film a plusieurs fonctions : tout d'abord, d'informer avec un certain recul, d'autant plus que le film sort dix ans après les faits. En effet il est essentiel de savoir ce qu'il s'est passé au Rwanda en 1994. Ensuite, critiquer le rôle des Occidentaux, à l'image des soldats belges et français qui ne font rien pour aider la population Tutsi car ils n'ont pas reçu d'ordres ni de mandat pour défendre ou attaquer en retour. A terme, ils se retirent, laissant les Tutsis livrés à une mort certaine. Ce film est une fiction ; mais il s'agit de la reconstitution d'une véritable histoire. Cependant, ce film montre avec assez de vraisemblance la terreur et l'impuissance à

laquelle les Tutsis sont livrés. Enfermés dans des camps (de quel camp parlez-vous ici ? S'ils s'y trouvent, ils étaient donc sous protection militaire...), protégés par des militaires tout en entendant les cris de leurs congénères, les coups de feu tirés par les Hutus.

En tant que spectateur, nous sommes éprouvés face à tant de cruauté et même abasourdis lorsque nous voyons un Hutu qui, au départ, était un éducateur de l'école que l'on retrouve couvert de sang, une machette à la main. Non : ce n'est pas une guerre civile. Ce que vous montrez ici, c'est qu'un hutu pouvait perdre tout sens moral et tout respect de l'autre. Une scène marquante que l'on peut retenir est celle de la femme qui tente de s'enfuir avec son nourrisson du camp. Elle se fait repérer à cause des pleurs de son enfant. Un Hutu la trouve, lui met un coup de machette et en fait de même pour le bébé. Ici, nous avons atteint l'apogée de la violence. Du point de vue des enfants, le génocide et le danger leur apparaissent vraiment lorsqu'ils sont confinés car il est impensable pour eux que deux peuples s'entretuent de la sorte juste pour un sentiment d'infériorité.

Enfin les limites que l'on peut remarquer dans ce film est la naïveté du héros qui, malgré son âge, ne comprend pas le danger face auquel il se trouve. Peut-on cependant imaginer qu'une personne, hier collègue, voire ami, soit aujourd'hui un meurtrier en puissance ?

Varto est une bande dessinée de Gorune Aprikian et de J.B.Dijon publiée le 1^{er} avril 2015 à l'occasion du centenaire du génocide des Arméniens en Turquie. Il s'agit d'un unique album dessiné par Stéphane Torossian qui contient une partie fictive et une partie documentée sur les causes, le déroulement, les conséquences et les acteurs du génocide.



L'histoire est à la croisée de deux époques et de deux lieux : d'un côté la Turquie au moment du génocide arménien (1915-1923), et de l'autre côté la France d'aujourd'hui. Cette oscillation entre les deux périodes tout au long du récit permet aux auteurs de mettre en valeur le thème principal de la bande dessinée : la transmission des mémoires à travers les généra-

tions. En effet, dans la partie qui se passe en Turquie, nous suivons deux enfants arméniens d'une même fratrie qui essaient tant bien que mal de survivre, au côté d'un Turc, au massacre. De surcroît, ils découvrent depuis leur regard d'enfants un morne paysage tacheté hanté de viols, de meurtres et de famine. L'enfant doit vite grandir car il n'a plus sa place. Ainsi, lorsque Maryam, la sœur aînée, est sur le point d'être violée par un Turc, son petit frère Varto doit appuyer sur la détente de son pistolet pour la sauver. Hélas il ne le fait pas. Dans un monde paisible, l'enfant serait gracié et pardonné de ne pas être courageux mais dans ce contexte, l'enfant est précipité dans le monde des adultes et il doit assumer le poids de sa lâcheté, pourtant naturelle pour un enfant, au même titre que tous les autres : sa sœur est traumatisée et ne parle plus, quant à lui il culpabilise terriblement. De l'autre côté, nous avons la partie qui se passe en France qui fait écho à l'histoire de Varto et de Maryam, au travers de leurs descendants. Ceux-ci ont suivi des trajectoires différentes : Varto a été sauvé et Maryam a dû se marier à un Turc ; ils tentent de renouer le dialogue alors que ces événements sont encore source de rancœurs et de peines.

Ainsi, la bande dessinée s'intéresse à l'héritage des massacres passés, impossibles à oublier, et informe aussi, par la fiction, sur ce qu'un Arménien était susceptible de ressentir durant les événements.

La partie documentation traite du génocide Arménien avec justesse : elle montre la douleur et la traque à laquelle les Arméniens ont dû échapper.

Enfin, cette bande dessinée peut être critiquée dans la mesure où elle est très violente, en ce sens inappropriée pour un jeune public. Elle ne peut donc convenir qu'à un public informé et adulte, selon nous, ou bien des enfants accompagnés par des adultes. Cependant, cette violence est bien le reflet de celle de ce génocide.

Rencontre de Soussanna, héritière de cette mémoire.

Varto traite particulièrement de la transmission des mémoires au sein des familles et du tabou que représentait le génocide arménien dans un premier temps. Ainsi, pour compléter ce thème nous avons contacté une ancienne camarade de classe arménienne prénommée Soussanna pour lui poser quelques questions sur son rapport avec le génocide arménien, à travers sa famille notamment.

« Pour commencer, peux-tu te présenter ?

— Je suis née en décembre 2003 en Arménie, j'ai passé une partie de mon enfance là-bas. Je suis même allée à l'école primaire où j'ai pu faire une année de CP. [Durant l'été de cette même année] mes parents m'ont dit que j'allais déménager en France, j'étais contente parce que je pouvais enfin voir mes grands-parents mais pour autant je ne voulais pas laisser mes amies. On a alors dû prendre 2 avions avant d'arriver à l'aéroport de Paris et nous avons ensuite pris la route pour entrer à Vichy. Puis est arrivé septembre où ma grand-mère et ma maman m'ont inscrite à l'école primaire à Vichy. »

« Quand et comment as-tu pris connaissance du génocide arménien ?

— Je n'ai plus trop souvenir de quand je l'ai appris mais je sais que mes parents ou même ma famille ne me l'ont jamais caché, ça n'a jamais été tabou d'en parler au contraire cela fait partie de notre histoire. Mon grand-père est malheureusement décédé cette année, sa grand-mère, lors du génocide arménien, avait dû mettre du sang sur elle et ses enfants pour se cacher de l'ennemi. »

« Comment as-tu réagi ?

— J'ai mal réagi parce que j'étais petite à ce moment-là, j'ai détesté pendant longtemps les turcs pour tout ce qu'ils avaient fait subir à mes ancêtres, beaucoup de rancœur car nous étions innocents. Qu'ils continuent à le nier je pense que c'est le pire. Mais aujourd'hui, je n'ai plus que de la haine envers les anciennes générations, celles qui ont fait vivre un enfer [à mes ancêtres] car le peuple turc n'est pas responsable de ce génocide, il faut l'imputer au gouvernement. »

« En parles-tu avec ta famille ou est-ce tabou ?

— On a toujours eu des discussions car cela fait partie de notre histoire et c'est tout à fait normal d'en parler. A aucun moment ça n'a été tabou, on en parle souvent. Lors des événements avec des Arméniens ou même lors des anniversaires on n'oublie pas de toujours lever un verre pour l'Arménie, pour les soldats morts et pour le génocide.

Je pense qu'avec la guerre qui se passe en Arménie, on en parle encore plus parce que j'ai des amies, de la famille (plutôt les hommes) qui sont au front pour défendre nos terres.

Nous sommes très heureux d'être arméniens et étant chrétiens, j'espère que dieu viendra en aide à mon peuple pour être sauvé des mains de l'ennemi et qu'il vienne aussi en aide aux turcs qui nient la vérité [à propos du génocide arménien].»

« Quel rapport as-tu avec ce génocide ? Te touche-t-il ?

— Il me touche énormément car ce sont mes ancêtres, mon peuple, mon sang et savoir tout ce qu'ils ont vécu est juste atroce à imaginer. »

« Y penses-tu souvent ?

— Oui, j'y pense souvent, on ne peut pas vraiment oublier, c'est triste, très triste. Lorsque je suis partie en Arménie au mémorial du génocide arménien, c'était très douloureux car des personnes ont perdu un fils, un frère, un mari, un père, une fille, une sœur, une femme, une mère, c'était très bouleversant. »